

tant, dit le maître, qu'à la fin vous serez bien forcé de m'aimer." Avant un an, la prédiction s'était accomplie. L'enfant reconnut dans son maître un attachement si vrai et des qualités si nobles, qu'insensiblement l'aversion fit place à une amitié sincère. Cette amitié dure encore, aussi vive que jamais, quoique depuis bien longtemps l'éducation soit terminée.

Or, cette estime, sur laquelle la confiance est basée, vous l'obtiendrez si vous vous montrez tel que vous êtes, et si vous êtes tel que vous devez être.

D'abord, si vous vous montrez tel que vous êtes.

Il n'est rien qui inspire aux enfants plus de confiance que la sincérité et la franchise ; il n'est rien qui aliène leur cœur plus que la dissimulation et l'hypocrisie. Le mensonge, qu'ils ont le tort de se permettre trop souvent à eux-mêmes, et qui leur semble (très-mal à propos) excusable en eux à cause de leur faiblesse et de leur position dépendante, leur paraît odieux et vil dans quiconque exerce sur eux quelque autorité. Leur mépris s'étend sur tous les défauts qui ont quelque affinité avec le mensonge, comme la simulation, l'affectation, l'exagération.

Ne croyez point d'ailleurs qu'il soit facile de leur en imposer. Quand on n'a point observé de près les enfants, on ne saurait se figurer jusqu'où va leur pénétration et leur finesse pour démêler les sentiments les plus cachés de leur maître. Leur attention, n'étant pas distraite, comme celle des hommes par une multitude de pensées diverses, se concentre sur cette personne qu'il leur importe si fort de bien connaître ; rien ne leur échappe ; ils voient et comprennent tout ce qui paraît au dehors, et devinent ce qui se passe au dedans. Ils jugent quelquefois mal, mais ils observent bien ; et, pour reconnaître l'affectation, le jugement est inutile, l'observation suffit. Le manque d'accord entre ce qu'un homme est réellement et ce qu'il veut paraître choque un esprit jeune et naïf aussi naturellement que certaines dissonances musicales choquent une oreille délicate ; il ne faut pour cela ni expérience ni étude.

Croyez-vous, par exemple, qu'un maître qui, en présence des parents et des autorités, parle avec douceur aux enfants et les reprend avec patience, et qui, lorsqu'il est seul avec eux, change de ton et se montre rude et emporté, puisse obtenir la confiance des enfants ! Ils l'estimeraient davantage s'ils le voyaient se montrer toujours tel qu'il est, sans prendre de masque à l'occasion. L'impatience et la rudesse, quelque désagréables qu'elles soient à supporter, les choqueront toujours moins que cette sorte d'hypocrisie. On peut estimer un homme brutal ; on n'estime jamais un homme faux.

Mais, afin de pouvoir toujours se montrer aux enfants tel qu'il est, il faut nécessairement que l'instituteur soit toujours tel qu'il doit être.

Soyez donc réellement dévoué, soyez réellement modeste.

C'est ce que je vous ai déjà dit, et sur cet objet si important je n'ai rien à vous apprendre. Il me suffira d'appeler votre attention sur deux points, relatifs, l'un au dévouement des maîtres, l'autre à la modestie.

Plus vous sentez en vous de dévouement à vos élèves et à vos devoirs, moins vous devez parler de ce dévouement : qui aime bien prouve ses sentiments par sa conduite, et ne songe jamais à dire : "J'aime." Les protestations de dévouement et de zèle, quelque sincères qu'elles soient, ont toujours quelque chose de théâtral ; il semble que l'on joue un rôle. En général, l'honnête homme ne parle point de sa probité ; l'homme brave ne parle point de son courage : qu'il en soit de zèle, quelque sincères qu'elles soient, ont toujours quelque chose de théâtral ; il semble que l'on joue un rôle. En général, l'honnête homme ne parle point de sa probité ; l'homme brave ne parle point de son courage : qu'il en soit de zèle, votre conduite en parlera assez pour vous.

Quant au conseil que je dois ajouter relativement à la modestie, il a quelque rapport à celui qui précède ; en deux mots, le voici : Ne parlez jamais de vous à vos élèves, et

observez avec eux, plus scrupuleusement encore qu'avec le public, le précepte que je vous ai déjà donné à cet égard.

Il est des hommes tellement pleins d'eux-mêmes, qu'en conversation ils se mettent en scène à chaque instant. Le moi ne cesse de retentir dans leur bouche : leurs études, leurs travaux, leurs espérances, leurs craintes sont l'unique objet de leurs conversations. Les professeurs sont peut-être plus exposés que d'autres personnes à ce travers, parce qu'ils sont toujours sûrs de trouver dans leurs élèves des auditeurs qui non-seulement accueillent avec empressement leurs confidences, mais qui se font même quelquefois un malin plaisir de les provoquer.

Ce travers, sans doute, est léger, quand il ne provient ni d'orgueil, ni de suffisance, quand il prend sa source uniquement dans le besoin d'épanchement naturel à une âme aimante, besoin que semble rendre plus impérieux encore la vie studieuse et solitaire que mène l'homme chargé d'instruire la jeunesse. Comme presque toujours il s'intéresse aussi à tout ce qui le concerne ; mais c'est une erreur. Restez donc avec les enfants digne et affectueux ; parlez-leur beaucoup d'eux-mêmes, et très-peu de vous.

Ce qui importe aussi à un maître pour conserver la confiance de ses élèves, surtout dans les commencements de son exercice, c'est de ne jamais se tromper dans son enseignement. Je ne saurais trop vous recommander de vous tenir en garde contre la moindre faute, contre la moindre erreur. Dans la société des hommes instruits, rien de plus commun que de dire : "Je me suis trompé." Avec vos élèves, qui n'ont aucune connaissance du monde, avec le public qui vous entoure, et dont l'intelligence n'a pas été assez cultivée pour savoir jusqu'à quel point l'homme véritablement instruit est faillible, un tel aveu ne vaudrait rien pour vous. Quoi de moins extraordinaire, par exemple, que de se tromper dans une opération d'arithmétique ? Cela nous arrive à tous : aussi il n'est point de banquier, point de commerçant qui, en envoyant un compte à ses correspondants, n'ajoute ces mots : *Sauf erreur ou omission*. Eh bien ! s'il vous arrivait, à vous, de commettre une erreur de ce genre, les gens qui vous entourent seraient aussi mécontents que surpris ; ils ne sauraient point faire la part à l'irréflexion, à la distraction ; la faute serait imputée à l'ignorance. On dirait : *Il ne sait point son métier*. Il en serait de même pour l'orthographe, pour la géographie, pour tout le reste. Allez lentement, si vous opérez ; si on vous interroge, prenez votre temps pour répondre ; mais n'opérez, ne répondez qu'à coup sûr. "Ce n'est pas vous compromettre que de dire : "Je veux examiner cette question à loisir ; je réfléchirai sur ce point." Mais c'est vous compromettre que de vous tromper. Votre faute deviendra un sujet de fierté pour celui qui l'aura relevée, et un sujet de conversation pour tout le monde. Dans dix ans on en parlera encore ; dans dix ans, dans vingt-ans, les élèves de votre classe s'entendront dire : "Eh bien ! bronche-t-il encore quelques-fois, le maître ? ... Comme je l'ai relevé il y a vingt ans ! ..."

Ce serait là un véritable obstacle au succès de votre enseignement et aux progrès de vos élèves ; car, comme l'a dit un célèbre philosophe, il est indispensable que l'élève ait foi en son maître.

Croire que l'on peut impunément se tromper avec les élèves, c'est les connaître bien mal, c'est ignorer combien ils sont disposés (du moins dans les villes) à contester le savoir de leurs maîtres, et avec quelle avidité ils recueillent les moindres faits propres à le faire révoquer en doute. Est-il jeune, il ne sait pas ; est-il vieux, il ne sait plus.

TH. H. BARRAU.